

# LYON S'AMUSE

Paul de CHANDIEU

Journal Littéraire, Mondain, Satirique, Théâtral et Financier

Georges AUBERT

RÉDACTEUR EN CHEF

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR

LETTRES & COMMUNICATIONS

Rue d'Amboise, 2, Lyon

Belle dans l'allée. — Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS

Lyon (un an)..... 10 fr. | Départements (un an)..... 12 fr.

On reçoit les abonnements de Trois et Six mois

Les annonces sont reçues, 3, Rue Palais-Grillet, au 1<sup>er</sup>.

VENTE EN GROS

Chez M. EVRARD

LYON — 17, Rue des Archers, 17 — LYON

## CHRONIQUE AMUSANTE

### L'HISTOIRE DE MON AMI JACQUES

Vous ne connaissez pas mon ami Jacques? Quand je vous aurai dit qu'il est grand, doté d'un certain embonpoint, que son nez n'a rien emprunté à l'art grec et que nous nous ressemblons tant qu'on nous prend volontiers pour les deux frères, vous n'en serez pas plus avancés vraiment. Ceux qui le trouvent laid l'appellent: *mon alter magot*. Nous nous comprenons si bien, que nous ne nous cachons rien l'un à l'autre. Il m'a dit, l'autre soir, entre deux cigarettes, une aventure de jeunesse qui m'a amusé un instant. Montrons lui que je suis discret, en tentant d'en amuser aussi le lecteur. Je serai complet dans mon infamie, car c'est à lui que je laisse la parole. Or donc, voilà ce qu'il me dit:

I

Je ne suis pas le premier qui, à vingt ans, ait eu une maîtresse de trente-cinq. C'est même dans l'ordre des choses. Il faut, paraît-il, un nombre exact de lustres pour qu'on soit heureux de les mettre en commun en amour. Maintenant que j'ai trente-cinq ans, à mon tour, j'aime les femmes de vingt, et si je continue, quand j'aurai soixante ans, je ne trouverai plus de maîtresse assez jeune pour refaire l'addition cabalistique, et je serai forcé d'abdiquer. C'est ce que font beaucoup de gens raisonnables.

Il y avait déjà trois ans que, préoccupé par ce problème authentique, j'avais quitté Marguerite; elle en avait donc trente-huit, c'est-à-dire qu'elle commençait à ne s'en plus donner que trente-deux. Je l'avais, je l'avoue, légèrement oubliée, quand un petit mot tout à fait gracieux la rappela à ma mémoire. Elle avait une envie folle de m'avoir, un matin, à déjeuner chez elle. Est-ce une raison parce qu'on n'est plus amant pour ne pas être amis? Bref, elle insistait si aimablement, que je n'hésitai pas une minute. Ses retours inattendus et furtifs d'ancienne maîtresse flattent toujours la vanité. On y voit un hommage rendu à sa propre supériorité sur les gens qui l'ont honorée depuis de leur tendresse. Cela équivaut à un: « Décidément, il n'y a que toi! »

Voilà pourquoi, après avoir répondu poste pour poste, j'étais, deux jours après, rue Clauzel, sonnait à la porte d'un élégant troisième, fort correctement mis, ma foi, et dans les dispositions d'un homme qui entend qu'on lui dise, à la sortie: « Ouï! ouï! cent fois ouï! Décidément, il n'y avait que toi! »

Une chose cependant me chiffonna en traversant le vestibule. La porte de la salle à manger était entr'ouverte et j'aperçus bien distinctement trois couverts sur la table.

N'était-ce pas un tête à tête que me demandait Marguerite? Avait-elle l'intention de me présenter une amie?... Fi! Elle n'avait pas encore l'âge de ces métiers-là! C'est donc en faisant les suppositions les plus saugrenues que j'entraî dans le petit salon où elle ne tarda pas à me rejoindre. Elle portait ce qu'on peut appeler une demi-toilette — un corset et un peignoir dessus — de mignonnes bottines aux pieds — j'aurai préféré des pantoufles. Elle m'ouvrit les deux bras, et, ma parole! je la trouvai mieux cent fois que le jour où je l'avais quittée. La preuve est que, ce jour-là, on ne m'y eût pas fait revenir. Le premier baiser fut où je l'avais souhaité, la sauteur en la bouche, comme dit notre vieux Ronsard.

Elle me sembla fort aimante, et je crus, un moment, avoir mal vu dans la salle à manger. Un doute me restait, cependant:

— Nous déjeunerons seuls, n'est-ce pas? lui demandai-je.

Elle rougit un peu, mais se remit vite. Elle m'expliqua qu'elle attendait un ami, un ami à qui elle n'avait pu refuser. J'allai prendre mon chapeau... Elle me saisit les deux mains et me contraignit à me rasseoir. Ce que j'allais faire était stupide! Nous n'étions plus rien l'un à l'autre depuis trois ans. D'ailleurs, l'ami qu'elle attendait n'était pas fait pour me donner une jalouse posthume. Il avait la soixantaine; un monsieur très bien, tout à fait comme il faut, qui ne lui était rien du tout à elle-même et lui faisait platoniquement la cour. Enfin, elle m'avait annoncé à lui, et il désirait infiniment me connaître. On ferait un déjeuner charmant, où il ne serait pas dit un mot d'amour. Et puis elle avait fait faire pour moi de la perdrix aux choux.

Que répondre à tant de choses? Je me soumis, et la retraite m'était d'ailleurs coupée, car on sonnait. Or, c'est compromettre une femme que de se sauver ostensiblement quand on sonne chez elle.

II

L'homme attendu faisait son entrée. On nous présenta l'un à l'autre. Il s'appelait M. de Saint-Yves. Petit, un gros ventre, la tête mince avec cela et effilée à la Charles X; je ne sais quel parfum rance de Restauration s'exhalait de sa personne. D'excellentes manières, avec cela, et ce qu'on est convenu d'appeler une grande distinction. Il m'eût abordé en me disant: mince de chic! que je serais tombé à la renverse et n'aurais plus eu de ma vie aux physionomies. Mais

ce n'est pas ainsi qu'il m'aborda: toutes les formules polies et démodées y passèrent. Je lui rendis la monnaie de sa courtoisie en homme qui connaît ses auteurs.

On se mit rapidement à table. Ce vieillard m'humilia, je l'avoue, par l'empressement affectueux de ses façons avec Marguerite. Il n'eût pas traité Mme de Montespan avec plus de cérémonie. Ah! je n'étais pas ainsi, moi, autrefois! galant, oui; mais comme ça, non! Est-ce que mon ancienne bonne amie m'avait fait venir pour me donner une leçon?

La perdrix aux choux me fit oublier. Le pomard fit le reste, et, une heure après, notre repas était devenu le plus gai, le plus cordial et le plus familial du monde. Saint-Yves m'appela Jacques, et moi je lui donnais du Saint-Yves tout court, Marguerite était enchantée et s'applaudissait bruyamment d'avoir mis deux hommes aussi distingués en présence.

La Marguerite des Marguerites n'était pas plus fière d'avoir organisé le camp du drap d'or. Et de fait, elle était encore plus jolie (pas la Marguerite des Marguerites, mais la mienne), avec une pointe de vermillon sur la joue, bavardant comme une grive, dans son abandon de femme repue et qui a la digestion gaie. Saint-Yves lui-même me semblait moins ridicule avec ses cheveux et ses favoris teints marron clair, et je pensais même, avec attendrissement, en le contemplant, à ma première veste d'enfant qui était exactement de cette couleur.

Un beau soleil rouge tamisait, en fine poussière, à travers les rideaux. On parla d'aller finir la journée à la campagne. J'offris résolument un dîner au Bas-Meudon. Saint-Yves dit non d'abord, puis oui après; Marguerite avait dit oui tout de suite. Pendant que mon nouvel ami et moi nous achevions un cigare, elle se transforma et nous revint dans une délicieuse toilette claire. Ah! ce Saint-Yves était bien gênant! Enfin, il y avait du bois au Bas-Meudon et nous en connaissions tous les mystères!

Je vous fais grâce du voyage et du repas. Je ne vous dirai pas les délices d'une friture au bord de l'eau, quand le clapotement de la rivière semble grandir dans le silence du soir. Il faudrait avoir bien peu de poésie dans l'âme pour ne pas savourer de telles impressions. Saint-Yves s'était un peu assoupi après son dîner, et Marguerite et moi avions pu faire quelques pas seuls dans les bosquets voisins. « Décidément, il n'y a que toi! m'avait-elle dit. » J'étais heureux!

III

Quand nous remontâmes, Saint-Yves était troublé et semblait fort agité. Je crus d'abord à une scène de jalousie, et je l'attendais de pied ferme, en homme qui a la mérite. Mais il vint à moi, les deux mains tendues.

— Jacques, vous êtes bien mon ami? me dit-il. Je le lui affirmais sans honte. Alors il s'approcha sa chaise, se rassit, se pelotonna près du mur et, pendant que Marguerite mettait son chapeau devant une glace, se mit à me parler à l'oreille, en me serrant le bras bien fort. — J'ai un grand service à vous demander, me dit-il.

Et, d'une voix chevrotante, il me conta une lamentable histoire. Il était marié! Sa femme avait quarante ans de moins que lui, et il la trompait indignement. Elle l'attendait pour dîner; il avait promis d'être revenu à cinq heures. Il en était dix, et il redoutait une scène effroyable au retour. D'autant, qu'habitait Joinville-le-Pont, il ne serait pas chez lui avant une heure du matin.

— Vous seul pouvez me sauver, continua-t-il. — Et comment? — En m'accompagnant jusqu'à Joinville et en venant m'y demander l'hospitalité. Je dirai à ma femme que j'ai rencontré un vieil ami de vingt ans qui m'a entraîné. Vous confirmez mon dire. Ma femme nous moudra, mais ça vous est bien égal. Et moi, j'aurai doublé un cap terrible, un cap où peut naufrager mon bonheur!

Certaines situations ont leur éloquence. Le pauvre diable me fit tant de peine, et sa démarche était si inattendue, que je finis par consentir. Deux heures après, nous avions tous les deux emballé Marguerite, et, précédé de mon hôte, j'entraî sur la pointe des pieds dans sa villa. Aucun bruit. — Ma femme dort, fit-il, tant mieux! Je vais vous installer dans votre chambre, et demain matin nous ferons notre petite scène. Vous avez bien compris, Jacques? Un ami, un vieil ami de vingt ans! Bonsoir!

J'approchai la bougie de la glace et me regardai avec inquiétude. Est-ce que, moi aussi, j'avais l'air d'un monsieur de soixante ans qui se teint les cheveux et le poil du menton en marron clair?

Un peu rassuré, je commençai à me déshabiller, et je venais de retirer précisément ma chemise, quand, toujours dans la glace, j'aperçus une porte qui s'entr'ouvrait derrière moi et une délicieuse tête de femme qui jetait un regard dans la chambre. Le moment était bien choisi. La porte se referma avec la rapidité que vous pensez. Nous ne nous étions pas même vus face à face; mais il n'en faut quelquefois pas plus pour décider d'une destinée. Je m'endormis vite. Je crus entendre des bruits de querelle dans mon

sommeil. Bah! peut-être un vent d'orage qui se disputait avec les feuilles.

Saint-Yves entra chez moi dès le petit jour. — Ça n'a pas pris, me dit-il. Ma femme a été furieuse toute la nuit. D'abord elle est venue voir s'il y avait du monde dans votre chambre, mais ça ne l'a pas calmée. Au contraire. — Vous m'avez amené un fier malotru, m'a-t-elle dit. Jacques, soutenez bien votre rôle de vieil ami. Tiens! tutoie moi! nous parlerons du collège, dis! de nos souvenirs d'enfants, des pions qui nous ont punis. Tu m'appelleras Onésime! c'est mon petit nom, et tu me plaindras sur mes thèmes grecs, tu me reprocheras de t'avoir chippé des billes... J'étais abasourdi. Je promis cependant.

IV

Ah! la présentation fut rude. M<sup>me</sup> de Saint-Yves me toisa d'un regard de dédain que je n'ai pas encore oublié aujourd'hui. C'était la première fois que mon académie avait produit un si déplorable effet. C'était une belle personne, grande, à l'air créole, un peu nonchalant, mais avec des lignes de résolution aux coins de la bouche. Une bouche adorable! Comment ce vieux matin pouvait-il tromper cette superbe créature pour Marguerite!... Enfin!

Saint-Yves commença la comédie suivante: — Ce vieux Jacques, commença-t-il. Quel plaisir de serrer un Labadius sur son cœur... Te rappelles-tu cette version où tu fis un calembour qui te valut une retenue? Ah! comment résister à ces souvenirs-là! On se rencontre! on ne s'est pas vu depuis quarante ans! On ne se reconnaît pas et on cause... et puis on ne peut plus se quitter... etc., etc. Il allait! Et moi je lui répondais comme je pouvais.

— Ne pouvez-vous offrir à votre vieux camarade un verre de bordeaux pour y tremper un biscuit avant de nous quitter? lui dit d'un ton fort doux sa femme.

— Excellente idée, chère amie! Et il disparut, les clefs de la cave à la main.

Alors, M<sup>me</sup> de Saint-Yves vint droit à moi, et me regardant bien dans les yeux, les bras croisés sur la poitrine:

— Ne mentez pas, me dit-elle d'une voix ferme. Depuis combien de temps connaissez-vous mon mari?

Elle était admirable ainsi! L'idée d'une trahison subite me traversa le cerveau. Une trahison! et pourquoi donc! Il faut toujours dire la vérité.

— Depuis hier, madame, lui répondis-je ingénument.

— Et vous l'avez rencontré?

— Chez une cocotte.

— C'est bien, me dit-elle. Nous nous reverrons, et elle me tendit une main que je couvris de baisers.

Saint-Yves revenait; il me versait du bordeaux pendant que sa femme le regardait avec un petit air narquois. Il continuait sa comédie de collégien, ne se doutant de rien, et me faisant horriblement pitié. Je n'avais presque plus le courage de lui répondre sur le même ton. Mais il croyait avoir enfin à peu près convaincu sa femme, et alors il insistait, il insistait! Il s'en donnait comme un homme qui croit avoir mis dans le mille et n'a pas envie d'en sortir de si tôt.

— Quand nous reverrons-nous? me dit-il.

— Monsieur a son couvert ici! répondit gracieusement M<sup>me</sup> de Saint-Yves.

Lui eut un éclat de joie indescriptible. Fallait-il que sa femme eût bien avalé « l'hameçon! »

— Et après? demandai-je à Jacques.

— Après... me répondit-il, mais tu le sais comme moi! J'eus, pendant huit ans, la plus adorable maîtresse du monde.

— Et Saint-Yves?

— Il est toujours avec Marguerite. Maintenant il a renoncé au marron clair et se peint en bleu foncé. Elle lui présente tous les jours des petits jeunes gens de vingt ans; et lui, quand il parle d'eux, il insinue à tout le monde que ce sont ses frères de lait.

ARMAND SILVESTRE.

## Célébrités Lyonnaises

### M. OLLIER

Le XIX<sup>e</sup> siècle, en ce qui concerne notre science chirurgicale, finira comme il a commencé, dans le culte passionné du nouveau et dans le dédain du passé.

Dans les temps que nous traversons, le progrès est le but d'une poursuite si acharnée, on se préoccupe si fort des résultats prochains, on cherche tant à faire sinon mieux, du moins autrement que les autres, qu'on regarde ironiquement vers l'avenir sans songer à l'héritage des siècles précédents.

C'est une chasse à Pan, chasse pleine d'ardeur et d'entrain dont tous veulent sonner brillamment l'hallali.

Et cependant notre chirurgie française est riche en vieux trésors, et large devrait être

son écusson, si l'on y voulait graver le nom de tous les hommes qui s'y sont distingués depuis de Chauviac jusqu'à Malgaigne et Dupuytren.

Parmi les novateurs dont les audacieuses tentatives contribuent si puissamment au couronnement de l'œuvre élaborée par les Dupuytren, se place naturellement M. Ollier, professeur de clinique chirurgicale à notre Faculté de médecine et chirurgien-major à l'Hôtel-Dieu.

M. Ollier est Lyonnais; tout l'attache à notre cité; et s'il roste dans le vieux *Lugdunum*, ce n'est pas que, comme César, il préfère être premier dans une bourgade que second dans Rome, car il peut rivaliser avec les plus éminents chirurgiens de la capitale, mais c'est que Lyon fut le théâtre de ses premiers triomphes, c'est que Lyon eut les promesses de son art, c'est qu'il veut consacrer à sa ville natale la maturité de son talent, de même qu'il lui consacra jadis ses premiers labours.

C'est dire que M. Ollier a exercé pendant de nombreuses années.

Sa taille est haute, son regard est profond; rarement le sourire vient éclairer ses traits, dont la froide dignité est en harmonie avec la sévérité de son art; son port est empreint d'une impassible majesté; ses favoris, taillés à la Ferry, jettent leur lueur fauve sur son visage froid où, les plus habiles essaieraient en vain de lire les sentiments du cœur; jamais l'homme ne trahit le praticien; à son aspect, on se rappelle ce vers de Ténace:

*Homo sum; et nil humani a me alienum puto.*

et l'on se demande si le chirurgien est vraiment un homme, si le poète n'eût pas fait de lui une exception.

Un jour, la curiosité me poussa à l'Hôtel-Dieu, et voici l'impression qui m'est restée:

M. Ollier s'avance droit, la tête haute, le front pensif, vers le lit du malade. Son regard devient inquisiteur, ses doigts le servent avec une dextérité merveilleuse; autour de lui règne un silence profond, interrompu seulement par les cris arrachés à la douleur; lui-même ne dit rien, ou s'il parle, c'est au malade qu'il fait des questions brèves, précises, pour en apprendre tout ce qui peut intéresser son diagnostic; car les malades sont comme les disciples de Socrate, que ce philosophe rieur savait si bien faire accoucher de ce qu'ils croyaient ne pas savoir.

Mais quand une fois il a trouvé ce qu'il ignorait, les paroles se pressent abondantes sur ses lèvres; il explique avec une lumineuse clarté les obscurités qui faisaient une énigme du cas soumis à son examen.

Après le diagnostic, la guérison. Or, en chirurgie, la guérison, plus radicale qu'elle ne l'est d'ordinaire en médecine, est aussi plus cruelle. Elle conviendrait bien à la chirurgie comme devise, cette parole de je ne sais plus quel auteur: « Il faut endurer pour durer. »

Le malade est transporté sur le lit d'opérations. On l'endort, si le cas le permet. Le chirurgien, aidé de ses internes, taille dans le corps du patient. Le sang jaillit, les os craquent, se brisent, les chairs pendent ensanglantées sous le bistouri manié par une main rouge de sang; parfois le patient se réveille; la douleur lui fait pousser des cris affreux qui retentissent encore à mon oreille: cris d'épouvante, de désespoir navrant. Comme il faut avoir le cœur cuirassé pour ne pas sentir l'émotion grandir, vous étouffez, pour ne pas fuir, l'âme pleurant, loin de ces scènes navrantes où cependant le chirurgien sauve peut-être un homme!

Le souvenir m'en est toujours resté, et toujours une profonde terreur s'empare de mon être quand mon esprit retrace en lui-même le tableau effrayant de désolation qui me fit fuir épouvanté!

La voix du peuple n'est pas toujours la voix de Dieu. Il préconise souvent des hommes d'un talent médiocre, les élève triomphant sur le pavois de la Renommée, alors qu'il laisse souvent de vrais génies se consumer en vain dans l'ombre d'une injuste obscurité.

C'est surtout en médecine, en chirurgie que le peuple se trompe. Dans les arts, dans les lettres, le bon sens le guide sûrement presque toujours; la chirurgie, au contraire, est un temple ouvert aux initiés seulement, une religion dont nul profane ne peut sonder les mystères. Une cure réputée merveilleuse, alors qu'elle est le produit du hasard; l'élagance aristocratique dans les manières, la finesse d'esprit, ou plutôt l'étalage d'une parole facile, de manières délicates, de prévenances hypocrites, tels sont les éléments de mainte célébrité médicale.

Ce n'est pas le cas de M. Ollier, et, pour lui, nous ne craignons pas de rappeler ce mot si vrai de La Bruyère, au risque d'en faire une arme contre nous, et pour cela je le citerai tout entier: « Amas d'épithètes, mauvaises louanges; ce sont les faits qui louent le mieux et la manière de les raconter ». La réputation, la gloire de M. Ollier est établie sur de solides fondements: Les faits ne font pas défaut.

Car il accomplit dans son art de véritables miracles et je ne m'étonne plus d'entendre des gens renier à Jésus-Christ le titre de Dieu. Les brillantes opérations et les succès incompréhensibles de M. Ollier auraient frappé d'une admiration enthousiaste les peuples primitifs. Nul doute qu'ils ne lui eussent élevé des autels! Si les salles où il opère sont petites, elles contiennent dans leur sein les malades présentant les cas les plus difficiles, les plus compliqués.

C'est là qu'on amène les malheureux sur lesquels d'autres chirurgiens ont fait d'infructueuses tentatives, les malheureux qu'ils ont torturés en vain. M. Ollier est leur dernier espoir, leur suprême ressource; ils y vont plein de confiance; mais malheur à eux si le grand chirurgien désespère; c'est que tout est bien fini!

Le vrai génie est celui qui invente, celui qui laissant l'ornière battue par tous, suit un autre chemin, cherche prudemment, longtemps, ne se rebute à nul obstacle, fait servir toute la perspicacité de son esprit pour arriver à un nouveau but; en un mot le vrai génie c'est le génie créateur.

M. Ollier en est un: Ses nombreuses novations nous l'ont montré tel.

C'est à lui qu'on doit par exemple l'occlusion inamovible. Combatant la théorie de M. Alphonse Guérin, je veux dire la filtration de l'air à travers le coton, tout en respectant les expériences décisives de Tyndall et de Pasteur, il a donné les principes essentiels de guérison pour toute plaie due à une opération quelconque.

Le premier est la protection de la plaie par un corps isolant qui la mette à l'abri des germes infectieux; c'est là l'occlusion: le second consiste dans l'immobilité complète, absolue, permanente de la région blessée grâce à un appareil fixe, enfermant toutes les parties dont les mouvements peuvent influencer sur les tissus divisés: c'est l'occlusion devenue inamovible. En 1867, il présenta à l'Institut un ouvrage ayant pour titre: *Traité expérimental et clinique de la régénération des os et de la production artificielle du tissu osseux*. L'Institut couronna le livre en félicitant l'auteur.

Depuis lors sa gloire est allé croissant tous les jours et l'an dernier, on le voyait vice-président du congrès français de chirurgie ouvert à Paris et présidé par M. Trélat. Sa parole y a fait autorité, et grâce à lui Lyon a pu rivaliser avec Paris.

Si les vœux des sommités lyonnaises se réalisaient, si Lyon comme Paris devenait un jour Université distincte, M. Ollier en serait un des gloires les plus brillantes et peut-être la plus enviée par la capitale.

Il adosait un art une trop haute estime pour le rabaisser de n'importe quelle façon. D'aucuns disent que sa science est trop chère et je me suis laissé même raconter l'histoire d'un certain anglais qui dut pousser un aoh! formidable en recevant la note du chirurgien.

On ne doit jamais critiquer la main qui prend pour faire donner à l'autre. Le pauvre bénéficie de l'or arraché au riche: Car M. Ollier sait unir à la science la bonté du cœur, et plus d'un malheureux a reçu de lui un soulagement à sa misère en même temps qu'il sentait avec joie venir la fin de ses souffrances.

M. Ollier peut prendre place dans cette phalange de chirurgiens éminents qu'on a nommé jadis les petits prophètes, qui ont attaché leur nom à d'admirables novations, qui ont travaillé toute leur vie pour adoucir la douleur humaine et dont la liste comprend Dupuytren, Paré, Méry, Littré, Guillemeau, Petit, Malgaigne et Boyer.

LÉO RIP.

## LA QUESTION DES THÉÂTRES

A propos de la question des théâtres, le *Courrier de Lyon*, par la plume de M. Paul Bertnay sans doute, s'est élevé vigoureusement contre la mise en adjudication du théâtre des Célestins. Il est matériellement impossible de ne point approuver les critiques formulées par le *Courrier*.

N'est-il pas vraiment ridicule de songer que l'avenir artistique de la première scène dramatique de province, et partant l'agrément de la population lyonnaise, puissent être mis aux enchères comme le mobilier d'une cocotte en rupture de pontes!...

PORTRAITS AU PASTEL

ANNA PERRIN

D'où vient Anna Perrin ? Est-ce la courtisane fille de la rue ? Peut-être a-t-elle été élevée rudement, battue, courant le long des trottoirs le cœur plein et l'estomac vide ? Peut-être a-t-elle aimé un homme qui l'a quittée ? Peut-être a-t-elle cherché dans le bruit de la foule un refuge à ses misères ? Le monde était son créancier. Peut-être a-t-elle de son boudoir fait la vengeance de son berceau ? Non : Anna Perrin est de bonne famille, ses parents sont de braves gens.

Anna Perrin est donc la fille de ses œuvres. Elle est arrivée à la force de ses poignets. Elle appartient par sa naissance à un monde qui, pour être du peuple, n'en est que plus honnête, et par sa vie, à un autre monde qui n'est qu'à moitié honnête, puisqu'on l'appelle demi-monde.

Ses parents tiennent, dans notre ville, un magasin de primeurs. Comme Lazare, elle passa son enfance au sein des légumes et des fruits. Elle construisit des pyramides de carottes et barbouilla son petit museau de mures, de framboises et de fraises. C'est peut-être pour cela que ses lèvres sont restées si roses.

C'était une enfant gâtée. Elle présidait au déballeage de toutes les caisses ; on lui faisait manger, au mois de juin, de beaux raisins d'or venus de bien loin, des pays où les cigales chantent éternellement.

Elle devint gourmande au milieu de cet éden, où les fruits les plus divers venaient s'amonceler en montagnes riantes, où tout ce que la nature produit de verdure semblait s'être donné rendez-vous.

Du matin au soir, elle croquait des figues, dansait, chantait, comme un véritable lutin.

Ses parents étaient heureux de la voir si joyeuse. C'est qu'ils apportent avec eux toute la gaieté de leur ciel et toute la chaleur de leur soleil, ces beaux fruits d'or qu'on emballa comme des bijoux, qu'on couche mollement sur de petits lits de paille fine et qu'on recouvre de papiers soyeux, légers, comme des dentelles, pour les envoyer frissonner au pays des brouillards.

Elle était de celles qui portent en elles le germe du vice et sur qui les meilleurs exemples n'ont aucun empire.

Elle était née pour la débauche. La débauche avait de son antre sordide guetté cette petite tête brune et pendant son sommeil, alors qu'elle rêvait, au sein des tout petits draps de son berceau, un amour vagabond lui glissait entre ses quenottes blanches un filtre amoureux qui devait lui faire aimer tout le monde, tout en n'étant éprise de personne.

A quinze ans, elle sentit s'éveiller en elle cette révolte des sens qui triomphe des natures les plus fortes. Ses yeux s'illuminèrent un beau jour de leurs inconnues, elle sentit son sang courir plus vivement dans ses veines ; c'était le commencement de la fin.

Comme elle revenait un soir de l'école,

elle eut le malheur de perdre en chemin son petit dictionnaire, ce qui l'empêcha de connaître jamais la signification du mot vertu.

Elle ne connut pas ces joies suprêmes qui mettent au cœur des adolescents de si douces espérances, qui font naître de si charmantes rêveries dans les jeunes têtes de seize ans.

Elle ignora l'ineffable émotion du premier rendez-vous, la paquerette mélancoliquement effeuillée au coin d'un bois, les regards jetés à l'improviste, les angoisses et les allégresses d'une première passion.

La nature n'avait mis au fond de son âme aucun de ces sentiments poétiques qui rendent si charmantes les jeunes filles et mettent en leurs regards tant de langoureuses extases.

Le vice lui était apparu tout d'un coup et le vice lui avait plu ; sans réflexion aucune, par amour pour le mal, sans qu'aucune émotion l'ait troublée, elle se donna brutalement, un matin, sur la couche tiède, encore, où elle s'était jetée la veille innocente.

Ce fut le fils d'un voisin d'en face qui récolta les premières faveurs de cette précoce courtisane. Malheureusement, la chose fut découverte.

Le père, indigné, voulut faire un mauvais parti à l'insolent qui avait souillé sa demeure, et, plein d'indulgence, et dans la crainte de perdre Anna, comme il avait perdu sa fille aînée, Jeanne, qui, rudoyée, avait fui et courait le monde, il lui donna les meilleurs conseils. Elle s'est bien gardée de les suivre.

Le premier pas fait, elle se sentit prise d'une inéluctable envie de gambader sur cette route épineuse où elle s'était malencontreusement égarée.

A peine avait elle trempé ses lèvres presque pures encore à la coupe amère des voluptés coupables, qu'elle éprouva le besoin de vider jusqu'à la dernière goutte cette amphore dorée.

Elle eut soif de cette vie de débauche dont on essayait de l'écartier. La défense fit naître dans son âme inexpérimentée des desirs plus violents encore que ceux qui la tourmentaient auparavant.

Le souvenir de la première étreinte l'avait grisée.

Elle sentit qu'elle était faite pour cette fange, la plus affreuse de toutes, où des paillettes d'or étincellent avec des reflets d'étoiles.

Courtisane elle voulait être, courtisane elle est.

C'est sur cette idée qu'elle quitta le domicile paternel pour venir habiter non loin de la Part-Dieu. Les galons d'or l'avaient séduite. Elle aimait un militaire. Toute femme adore le luxe criard du costume, l'or des épaulettes l'éblouit, le cliquetis du sabre l'entraîne. Coppée a dit : La femme fait volontiers un miroir de l'acier fauve des cuirasses.

Anna Perrin était bonne fille, sa bouche ne savait pas donner un refus. Ils étaient nombreux les amis de son ami, si bien que son cœur devint un brasier ardent où on allait en grand nombre se chauffer. C'était peut-être faux, mais on le disait.

Il fallait du reste que tout le monde le sut, son seigneur et maître le sachant. Il est avéré que lorsqu'un mari ou un

amant connaît les histoires écrites en marge de son contrat, c'est que tout le monde les connaît. Or, son protecteur, dans un dîner où figuraient messieurs les militaires de son régiment, porta ce toast : « A nos femmes ! » Puis, après une pause : « A nos chevaux et à ceux qui les montent ! » Messieurs ses collègues, excellents cavaliers au demeurant, s'inclinèrent. Anna Perrin se contenta de sourire. Anna était écuycère aussi ; elle montait le cheval du caprice.

Son amant l'abandonna quand il dut suivre son régiment qui quittait la ville.

La douleur n'est pas éternelle. Elle fut vite consolée.

A cette page de son roman l'écriture devient indéchiffrable, les lignes s'enchevêtrent comme les fils d'un écheveau de soie qu'un jeune chat aurait embrouillé, je lis... Paris... cinq ans... L'historiographe de qui je tiens mes renseignements a renversé maladroitement son écriture. Le manuscrit de P.-L. Courier eut le même sort.

Peut-être pourrait-on deviner quelques passages malgré ces taches noires. Malheureusement il est minuit, ma lampe est prête à s'éteindre ; d'ailleurs il est des mystères qu'on doit taire. Si ma plume a été un scalpel dans la dernière silhouette qu'elle a tracée, ce n'est pas une raison, il lui répugne de disséquer ; elle sait chanter et railler, mais elle abhorre les critiques qu'elle ne fait que lorsque la force des choses les commande ; elle déteste le papier rugueux où s'écrivent les filandreuses histoires découvertes la nuit.

La mignonne est munie d'un grelot auquel je pourrais mettre une sourdine. Tantôt fol, tantôt mélancolique, il rit ou murmure, mais comme il a la mission de chanter, je ne saurais le baillonner.

Aux brouillards lugubres succèdent les rayons d'un soleil joyeux. Je préfère les paysages lumineux aux paysages sombres, j'aime le grand jour ; c'est dans le grand jour que je retrouve mon héroïne, qui est devenue une des reines de notre bicherie.

Très élégante, originale même, elle arbore des toilettes à sensation que Worth ne désavouerait pas et que Robida voudrait croquer. Samedi, au cirque, c'était un costume de satin vert à faire rêver toutes les couturières de notre bonne ville ; aujourd'hui une robe grenat du meilleur goût. Elle aime les couleurs voyantes, les plissants qui n'en finissent plus, les volants qui serpentent capricieusement, les robes qui froufroutent la mutine chanson des soies et des satins, les hauts talons qui font clicclac et les bracelets extraordinaires.

Très distinguée, elle a la distinction dans l'excentricité.

Elle est brune et grande, la tête en avant, le cou détaché des épaules, un corsage indiscret qui dit de bien jolies choses, la jambe fine, mais le pied fort. Beaucoup de cheveux qu'il faut friser ; les yeux très rapprochés du nez, grands ouverts, un peu hagards, un effarement qui pourrait bien n'être que la crainte de l'hiver qui vient ; le nez accentué semble avoir reçu en naissant un coup de pouce maladroit. La main est fine et potelée, la peau est douce et blanche. Enfin une femme ordinaire au physique.

Qu'elle ait tourné bien des têtes, c'est possible ; ces profils étranges sont capiteux ; on s'adonne à eux comme à l'absinthe ; c'est la même ivresse, une ivresse dans laquelle on oublie et s'oublie.

PAUL DE CHANDIEU.

LA RETRAITE

La retraite va être supprimée, comme autrefois les tambours. Par quel motif... c'est un tâcho fort difficile que d'expliquer les fantaisies de nos ministres et je ne puis que vous répondre, chers lecteurs, comme dans certaine revue de fin d'année : « Je m'en f... ! »

C'était pourtant bien entré dans nos mœurs, la retraite. C'était la distraction saine, la distraction des humbles aussi bien que des privilégiés de la fortune. Quand apparaissaient nos soldats, le soir, sur nos places publiques, pas un passant qui ne sentit vibrer en lui quelque chose au premier roulement des tambours, pas un qui ne tressaillât à la première sonnerie des clairons. Cette exhibition rappelait à chacun ses devoirs envers la patrie et attisait chez tous ce patriotisme primesautier, enthousiaste, rapide, sincère, si dédaigneusement appelé chauvinisme.

Avez-vous jamais remarqué l'animation que présentent nos places, les soirs d'été, à l'heure de la retraite ?

Les soldats viennent d'arriver de différents quartiers et attendent, devant la maison de ville, la sonnerie de l'horloge. Dispersés par petits groupes, les tambours aux pieds et les clairons sous le bras, les hommes causent entre eux, badinent ou « grillent » une cigarette. La foule s'accumule autour d'eux. Ouvriers, en cheveu, sortant des fabriques, ouvriers quittant l'atelier, oisifs de la rue, petits rentiers, amateurs de plaisirs peu coûteux, accourent de tous côtés, pour « voir » la retraite. Pour tous, ce spectacle quotidien est toujours nouveau. On commente, on jase, on rit et l'admiration muette des adultes se mêle à l'enthousiasme bruyant des gamins.

Il est l'heure, moins quelques minutes. Un signe du chef, un tambour-major immense,

Haut comme un peuplier, robuste comme un chêne, redressant fièrement son torse sous les regards émerveillés de quelques « bobones », enfuis de leurs fourreaux. Quelques soldats, écartés des rangs, représentent leurs places, les tambours sont levés de terre et suspendus à la ceinture. Les baguettes à tige dorée sont tirées de leurs étuis et couchées, la pointe en avant, sur les peaux d'âne tendues. Quelques appels des clairons, quelques battements isolés des tambours : Les instruments s'accordent et se préparent.

Le premier coup de huit heures retentit. Le major lève sa canne, un roulement se fait entendre, accompagné par les huit coups sonores et graves de l'horloge. Le roulement cesse et aussitôt les clairons se mettent à sonner. Les tambours reprennent ensuite et tout à coup, rejetant de côté la foule qui s'écarte pour laisser passage, la troupe s'ébranle, d'un seul élan, accompagnée d'une nuée de gamins, ces moineaux francs de la rue, qui continuent à galoper sur les ailes, sifflant l'air de marche, les mains dans les poches, relevant la blouse de l'écolier. Tout ce bruit militaire s'éloigne dans les petites rues de la ville, tandis que la foule se disperse dans les dernières lueurs du crépuscule.

Outre son côté pittoresque, la retraite avait encore un effet moral. Ces bruits de sonnerie, éclatant au milieu du terre-à-terre de notre vie civile, évoquaient brusquement les glorieux souvenirs de notre histoire et les épisodes grandioses de notre fière nation, comme aussi les luttes désespérées et les dévouements héroïques ! La retraite, le mot seul ne rappelle-t-il pas aussitôt la mémorable retraite de Crémée et la défense acharnée de Belfort ?

Je me souviens, après une journée de dur labeur, avoir trouvé un plaisir extrême à écouter le chant décroissant des cuivres dans l'éloignement des rues.

L'imagination me transportait vers un au delà où défilaient, dans un panorama immense, toutes nos gloires militaires. Héros de l'Empire, héros de la République, guerriers de toutes les époques, semblaient ressusciter dans leurs tombes et m'apparaître au milieu du cliquetis des armes, du choc des bataillons et du roulement des caissons. J'assistais à quelque grande bataille : Des escadrons passaient comme des trombes, des milliers de canons vomissaient leur mitraille, des drapeaux criblés de balles ondoyaient au vent dans la poudre et la fumée, et, dans le lointain, dominant le fracas de la lutte, éclatait la Marseillaise !

Jadis ont été supprimés les revues du dimanche, cette joie du peuple ; cette proscription atteint aujourd'hui les retraites.

On nous cache tellement l'armée que nous ne saurons plus bientôt si nous en avons une... sauf en jetant les yeux sur le budget !

J. VATÉS.

LES BALS DU CASINO

Ce n'est pas le coup de dire : plus ça change plus ça augmente, car chaque nouveau bal présente un nouveau contingent de danseurs et de danseuses. On pourra dire que cette année la saison des bals a été fleurie, si nous en jugeons surtout par les nombreux costumes aux couleurs brillantes et variées que portaient les habitués des bals du Casino.

L'entrain de la soirée de samedi dernier a été sans précédent.

On sent là-dessous le bal des étudiants qui se prépare, et, parmi les jambos qui s'agitent aux accords de l'orchestre de maître, il en est plus d'une qui s'exerce, guidée par la pensée de se donner une bonne pour la grande fête qui s'annonce.

Les artistes de la troupe du Casino, il faut le dire, ont fait de leur mieux pour entraîner la foule, ils ont réussi à merveille, mais, contrairement à l'exemple du Créateur, ils se sont reposés à la quatrième journée.

Parmi les nombreuses belles petites qui ornaient de leur présence ce dernier bal, nous remarquons dans le tournoiement des valses :

Ida Tenor, la délicieuse Ida en noir et capote même nuance ; Henriette Chaillon, jolie toilette sombre, danse peu ; Céline Chaillon, très gracieuse en toilette marron appliquée velours ; Adèle Tenor portant un superbe chapeau ; Amélie l'Italienne en noir, n'a pas quitté sa loge ; Victorine R., costume marron fantaisie, corsage velours ; Marie des Chaises, en dentelles crème et bleu clair, superbe chapeau et excellente danseuse ; Anna l'Alsacienne, toujours coquette en page Louis XIII ; Nini l'Africaine, jolie toilette gros bleu ; Fonfon, costume marron ; Anna Bébé, en grenat ; Jenny l'Anglaise, toilette marron, grosse chevrotte ; Marguerite Gonthier, toilette sombre ; la grande Marguerite en fantaisie ; Marie la costumière, en noir ; Francine Grande sœur, satin noir et jais, en compagnie de Lucie Petite sœur également en noir ; Laure la Pianiste, toilette fantaisie ; Jeanne Martin en noir ; Jeanne Perrin en noir, capote cardinal ; Marie Forest, très bien en toilette cendré, chapeau assorti, en compagnie de Marthe ; Blanche la Parisienne a gardé son manteau ; Jeanne Commerce, toujours très sage, se réserve pour le bal des étudiants ; Paula, Alice Bonbon, Emma Bella et un grand nombre de travestis dont le masque traditionnel nous dérobe le minois. Sont-ce les plus sympathiques, nous en doutons ; néanmoins, le mystère a toujours son charme et une intrigue bien menée est certainement le plus viv attrait d'une soirée de bal. Mais prends garde, beau masque, on te connaît.

BLONNETTE.

ÉCHOS DES QUAIS ET DES RUES

O Lafontaine ! Je ne crois plus en ta parole ! Il vaut mieux attendre la fortune dans son lit, as-tu dit, que de lui courir après.

Ma foi, Mathilde Bellecour partage mon scepticisme, et, sur mon âme, elle a eu raison ! cent fois raison, autant de fois raison qu'elle a cueilli de louis d'or sous le beau ciel de Nice, d'où elle nous revient, toujours gracieuse, pour jeter à pleines mains les sommes folles que la roulette, la capricieuse roulette, a amassées dans sa mignonne main !

Marie Bourgoin, la délicieuse Dauphinoise, qui jadis, sur la deuxième scène de notre cité, a tant de fois fait courir dans la salle des murmures d'admiration, n'a pas complètement déserté le temple de Melpomène. Elle ira sacrifier sur ses autels, quand la nouvelle direction aura inauguré la série de ses représentations. Elle chaussera bravement le costume pour affronter de rechef les feux de la rampe.

On nous annonce qu'après le grand bal de Société, qui a eu lieu samedi aux Folies-Bergère, cet établissement donnera chaque samedi un grand bal masqué.

Si, comme nous l'espérons, les toilettes et costumes s'y font remarquer par leur originalité, nous en donnerons le compte rendu.

Marie et Joséphine, deux vaporeuses de la plus haute distinction, ont une manie assez drôle, et que je suis loin de m'expliquer !

Feuilleton du LYON S'AMUSE

THALIE

Par PAUL DUMAS

« Mon inquiétude augmentait, je ne savais pourquoi... »

« Je cours chez lui, malgré l'heure avancée : c'était deux heures du matin. »

« Une vieille femme, la propriétaire, sans doute, vint m'ouvrir. »

« — M. Flameng ?... lui demandai-je vite. »

« — Oh ! monsieur !... répondit-elle avec un sanglot. »

« Je la poussai. J'entraï... »

« On respirait une odeur suffocante de phénol répandu... »

« Une chambre était entr'ouverte... J'y vis un cerge qui brûlait, funèbre... Mon cœur se serra. »

« Il était là, le pauvre ami, habillé en noir, étendu raide sur ce lit blanc !... »

« La propriétaire s'approcha et me dit, en pleurant : »

« — Le pauvre garçon a roulé toute la journée, paraît-il... Il n'a pas couché ici cette nuit... Ce soir des agents de police l'ont ramené... une heure après, il était mort !... J'ai prévenu la famille... »

La passion l'avait tué ! Il était trop jeune, trop frêle et trop ardent pour se mesurer avec une Simone... Pour dompter les fauves, il faut être de taille à tuer un homme... Et dire que la geuse est, ce soir encore, là-bas, insouciant !... Je

crois l'entendre : « Allons, Selim ! approchez-vous !... Approche donc, Selim, et mange-la, cette manguse d'hommes !... »

« Pauvre ami !... »

Ce récit était navrant, tel qu'il était dit, d'une voix tremblante. Les trois camarades se turent vivement impressionnés.

Mais l'orchestre reprit son tumulte. Les deux femmes babillèrent. Ciran s'en alla, emportant sa triste histoire.

Le souvenir s'en effaça vite. Il en resta seulement, pour Emile, comme une âcre senteur de volupté enivrante. La mort de Flameng lui apparaissait ineffable, lui semblait le terme grandiose de la plus idéale des passions charnelles. Il ne gardait, après ce funèbre récit, que des visions de débauches surhumaines ; son désir s'exaltait jusqu'à vouloir les atteindre, sans s'arrêter jamais à la pensée de la mort.

Cette soirée fut certainement une des plus heureuses de sa vie. Tout faisait ce bonheur : l'improvisation de cette existence insoupçonnée, le nouveauté du monde où il entra, sa surexcitation sensuelle, l'entrain de sa femme, sa beauté, la vanité qu'il en tirait devant les autres, les plaisirs qu'il attendait d'elle, ce soir même... Il n'y tint plus. Il la toucha légèrement du doigt, sur l'épaule.

— Viens-tu, Juliette ?

On dit adieu au couple Rigon. On se promet de se revoir.

Dans la rue, ils marchèrent, les bras enlacés étroitement. Emile, tout le long du chemin, n'eut qu'un mot :

— Merci ? oh ! merci !... »

— Ça ne vaut pas la peine de tant me remercier, va, dit Juliette. J'ai fait ça de bon cœur, je te jure. Tu crois que c'était un sacrifice pour moi, d'entrer là-dedans ?... Vous êtes un sot, monsieur de croire cela. C'est très drôle, ce Casino, ces femmes... Céline est charmante. Elle fut gaie ainsi jusque dans leur chambre.

Mais là, dans cet intérieur morne, aux meubles connus et vénérés, apparaissant sévères, sous la terne bougie, au milieu de ce silence, après tant de lumière et de tapage, — elle eut un frisson, une sorte de peur, une honte, un remords, de ses premières hardiesses.

Elle chancela. Elle eut besoin de s'étourdir, de faire du bruit, de courir. Et, s'élançant à la fenêtre, elle l'ouvrit toute grande et jeta, dans la nuit sonore, d'un coup de voix clair, perçant, joyeux, triomphant, un cri, le premier venu, récemment entendu, elle ne savait où :

— Pi-ouit !

Et ce fut le signal de sa prise de possession insouciant, oublieuse, bien définitive de la vie mauvaise.

Emile la saisit par derrière, la renversa sur lui ; les étoffes craquèrent.

Ils s'étreignirent, ne se lassèrent pas de cette étreinte. Elle eût voulu à son amant les muscles de l'acrobate. Et lui, sourdement, en mots incohérents, demandait à la femme nue qui le serrait sur elle, de le tuer, — comme Flameng.

VII

Dès lors, ils se donnèrent tous les plaisirs. Ils s'entraînèrent l'un l'autre, avec une sorte d'effroi, loin de leur existence passée.

Vexan partit en voyage. Il y eut dans sa dernière entrevue avec Emile, une réserve de part et d'autre, une gêne, une froideur mal dissimulées.

Les serremonts de main furent courts, Cet honnête garçon, « embêtait » Emile.

La pensée qu'il pouvait, à chaque coin de rue, heurter à ce censeur railleur et franc sa femme attifée de ses nouveaux falbalas, et ses nouveaux gants à lui-même, — des gants jaunes, — ses grands souliers, son pantalon écourté, toute leur fausse élégance hurlant avec leur médiocrité

notoire ; — la crainte des sarcasmes du docteur, du regard ébahi qu'il aurait, de la bouche qu'il ferait, de la façon dont Vexan le prendrait par son frac, lui ferait faire une pirouette, en claquant de la langue, et en s'écriant : Tudieu ! quel gentelman ! Hurrah ! wery well ! High-life (qu'il prononçait jigglife) ; — toutes ces mesquineries montaient Emile contre son seul et véritable ami, le lui faisaient redouter et détester.

Le hasard le servit à souhait. Vexan ne vit jamais ni les gants jaunes, ni les falbalas. Il vint très matinalement faire aux deux époux ses adieux, et les trouva couchés. La conversation languit. On ne toucha pas un mot du cabinet particulier. Vexan causa de ses projets de voyage. Juliette fut muette et très pâle.

Mais lorsqu'Emile s'enferma dans le cabinet de toilette pour s'habiller, vite elle dit à Vexan, d'une voix fiévreuse :

— Restez, Pierre... restez, je vous en prie... »

— Qu'y a-t-il donc ?

— Rien... rien... Restez, Pierre... »

Elle avait sorti son bras nu de dessous les draps remontés, et tendant la main au docteur, comme pour le retenir toujours près d'elle.

— Mais il est impossible que je reste ! Voyons, Juliette, mon frère et ami m'attendent à Marseille... Comment voulez-vous ?... »

— Alors, vous ne pouvez pas ? c'est impossible ?... »

— Elle avait les yeux pleins de larmes.

— Tant pis ! partez... partez... puisqu'il le faut... »

Emile rentra. Pierre aussitôt se leva, dit adieu et sortit précipitamment, heureux de secouer, sur le trottoir, une sorte d'inquiétude vague, de pressentiment douloureux que lui avaient laissés ces paroles mystérieuses de femme.

Il n'avait pas compris — il ne pouvait comprendre — que cette prière de Juliette était une suprême prière, un dernier recours au seul être qui pût encore la soutenir, la consoler, lui rendre

peut-être son mari, par l'ascendant de ses remontrances, et l'arracher ainsi, elle et la malheureuse créature, à la vie d'écœurantes fatigues à laquelle elle se voyait, désespérée et aveuglée.

Ainsi c'en était fait. Tout l'abandonnait.

Alors elle s'abandonna. Vexan parti, on ne reparla jamais de lui. La petite salle à manger sombre ne vit plus jamais les deux époux échanger leurs verres. La table à ouvrage ne reçut plus de larmes. Plus une robe noire, plus de crêpes aux chapeaux. On brocanta le meuble du salon : on mit, à la place, des sièges bleu tendre bien rembourrés, de petites bêtises de Saxe sur la cheminée, des transparents bleus aux fenêtres.

Pour soigner tout ça, ils eurent une bonne qui jurait, qui les volait, qui, en leur absence, couchait sur les sofas neufs, avec des gens raccrochés.

Ils s'assayaient aux restaurants « bien fréquentés », parmi les grues. Ils mangeaient là, corrects et raides. Souvent ils retournaient aux cabinets particuliers, jamais seuls. Céline Rigon, d'autres étaient là, s'insultant, se grisant. Emile aussi buvait, s'alourdissait parfois, vers le matin, sur son assiette pleine.

Juliette ne but pas ni ne fuma : elle ne pouvait. Loin de paraître gênée de cette incapacité, — habilement, hardiment, elle s'en fit un sujet de coquetterie. Elle mit une véritable fierté, un toupet frondeur à répondre crânement : « Merci, je n'aime pas le vin. » Cela seul lui attira une flatteuse renommée d'étrangeté.

Bientôt elle élargit son procédé. En toutes circonstances, elle accentua ses petits airs angéliques, sans pencher admirablement sa tête, triompha dans cette société de dépravés, par l'ingénuité de ses sourires. Jamais un mot grossier ; jamais d'effronterie dans le regard, rien de débraillé dans ses poses.

(A suivre).

Elles s'habillent toujours de même; toutes deux portent un gilet flottant, cardinal; les mêmes nœuds garnissent les mêmes chapeaux, ornés des mêmes raies rouges; toutes deux fréquentent assidûment les Folies-Bergères, et toutes deux enfin... Je ne m'explique pas cela!

La gentille Hébé, qui verse à la brasserie Nély la liqueur de Gambirinus, la damoiselle Lucie, nous vient, paraît-il, de Paris.

Il y a deux mois seulement que Lyon la possède.

On admire, dans cette gente sacochière, sa délicate politesse et sa franche gaieté.

Cependant, elle semble parfois s'attendrir au souvenir de ses anciennes amours.

Allons, un peu moins de tristesse dans le cœur; votre Adonis vous sera rendu, et l'Amour tissera pour vous encore des jours heureux, des jours sereins.

La Fontaine des Jacobins.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, le pauvre Gérard Audran, malgré le froid sibérien qui nous glace, n'a pas encore pu gagner sa niche. Le grand architecte est ligoté comme un saucisson de Lyon suspendu au plancher, et attend patiemment qu'on veuille bien le hisser jusqu'à sa demeure, d'où il ne descendra probablement pas de sitôt, malgré les courants d'air qu'il est exposé, en compagnie de ses camarades, Hippolyte Flandrin, Philibert Delorme et Guillaume Coustou.

Imaginez que, comme bien d'autres transis d'aujourd'hui, les quatre immortels doivent désirer ardemment le retour des beaux jours, car je doute fort que la contemplation des vastes croupes des sirènes de la fontaine des Jacobins soit un spectacle bien réchauffant, et j'aimerais autant pour ma part prendre vue, près d'un bon feu, sur les faces analogues de plus d'une de nos cascadeuses moins bien sculptées.

Bacchus sera toujours l'inspirateur des scènes amusantes; jugez plutôt:

Samedi dernier, au Casino, une artiste de la Scala dans une loge, versait le champagne à flots, et, chaque fois qu'elle débouchait une nouvelle bouteille, elle avait soin de se tourner vers les spectateurs d'en bas; le champagne jaillissait en fontaine pétillante sur les toilettes bariolées des danseurs et danseuses, et dame Fonfon le sait, dame Fonfon qui fut inondée par la source inépuisable!

La fureur d'en bas excitait les rires d'en haut! Mais d'en haut soudain tomba un chapeau de soie! Le rire descendit en bas, et la fureur monta en haut!

Le chapeau servit d'accordéon à un danseur arrosé de champagne! Est-ce assez drôle?

Fermeture de Cercles

Grand émoi dans le monde des cercles. A la suite d'ordres venus de Paris, la Préfecture a ordonné la fermeture de deux cercles, les plus importants de notre ville; notamment le cercle du Sud de la rue des Archers.

Cette mesure paraît assez surprenante, étant donné les conditions d'honorabilité exigées des adhérents.

Adrienne la brune, fait les honneurs de l'auberge de Corneville. Elle est toujours très coquette sous son costume, et son petit air boudeur lui sied à ravir.

Dites donc belle épinglée, on vous aperçoit fort souvent aux abords du Palais de Justice. Auriez-vous une cause à soutenir? Quelque farouche mortel vous tenterait-il un procès, ou serait-ce l'amour qui vous attire au temple de Thémis?

Mystère! Mystère!

Amours, nymphes, grâces, muses, pleurez, versez toutes vos larmes.

Blanche, la petite Blanche de la Dauphinoise, qui dernièrement encore servait bocks et soufres, brasserie Nély, Blanche est malade, très malade!

Hélas! pauvre chère mignonne, nous vous souhaitons prompt guérison, et nous espérons que les fleurs de la santé fleuriront encore roses et fraîches sur votre aimable visage.

L'histoire est bonne et surtout vraie.

Henriette Chaillou entre dans un de nos restaurants à la mode. Pickman, le célèbre Pickman, entouré d'admirateurs qu'il amuse par sa façon d'inépuisable, la voit entrer et l'invite. On cause un moment choses et autres. Pickman revient soudain à son élément.

Chassez le naturel, il revient au galop!

Voulez-vous que je vous endorme? — Volontiers, répond Henriette. — Tenez, je vais commencer en vous paralysant la main. — La main, oh! jamais! ne paralysez pas cette main, elle doit travailler ce soir!

Jeanne Martin, la délicieuse petite brune qui niche rue Thomassin, dans un boudoir, soyeux et coquet, et qui toujours revêt de sombres toilettes, se lance définitivement sur le turf cythérien, où par la grâce de sa mise et son exquise amabilité, elle tente d'éclipser ses rivales.

Nous lui souhaitons victoire dans la lutte. Mais on nous dit qu'elle est amoureuse? Est-ce vrai?

Nous avons aperçu jeudi dernier, au Skating, Lucie la folle. A Lons-le-Saunier la vie n'est pas assez riante, les jours y sont tristes, les amours maussades, aussi son escapade n'a-t-elle duré que peu de temps; elle est revenue à Lyon, au Rink, le théâtre de ses exploits, car elle est la reine du Rink, Lucie, quand elle y trace de son pied de fée de gracieuses arabesques.

La minuscule brune qui a nom Clotilde, et dont les pénates sont rue Confort, va prendre son vol. Légère hirondelle fuyant les hivers, vers un ciel méditerranéen, vers Marseille, sa patrie favorite. Serait-ce les verdoyants ombrages de la Cannebière, qui ont recélé tant de naissants amours, qui attirent cette gente épinglée? Nous ne savons, car elle n'est pas sortie, nouvelle Vénus, d'une coquille aux flancs d'or, sur les flots marseillais.

Pauline, la bonne Pauline qui aux travaux d'Cythère unit, à ses moments de loisir, le labeur de Pénélope, portait jeudi dernier un superbe manteau de velours frappé. Dame! on n'est pas modiste pour oublier la mode.

Elle s'adonne au patinage ainsi que sa sœur, la pâle blonde aux yeux langoureux.

NIGRI.

NOS THÉÂTRES

Laissons l'opéra dormir sur ses lauriers; Manon réussit, Hérodiade triomphe. Au premier jour la reprise de Sigurd viendra jeter un succès de plus dans la balance directoriale, qui penche constamment du bon côté. Pour le moment, nous, les gourmets, intéressés trop moralement peut-être à la musique, déplorons la disparition du vieux répertoire, lamentons-nous bien haut de ne pas entendre ici le Pré-aux-Clercs, Joconde, Marie, le Domino, surtout quand ces chefs-d'œuvre ont à leur service les voix de Corpaît, de Dupuy, de Dauphin, de M<sup>lle</sup> Jacob, pour les faire puissamment valoir. On m'a parlé de la réapparition probable du Val d'Andorre. Tant mieux! C'est quelque chose, mais ce n'est pas assez. Si vous fouillez dans Halévy, vous trouverez mieux; Guido et Genevra, par exemple, sans compter Jaguarita, une perle, généralement inconnue d'ailleurs, et dont la foule prendrait un âpre et singulier plaisir à voir étinceler les aveuglantes facettes. Et l'Eclair, du même! En voilà du nanan. « Rocco! » clamèrent les Wagneriens. Je leur répondrai par le souhait d'inspirations analogues, et je les estimerai bien davantage, les bonnes gens, s'ils pouvaient me fournir le demi-quart des mélodies incomparables qu'on rencontre à chaque page dans cette exquisite partition. Mais que voulez-vous? le courant d'aujourd'hui entraîne le public vers d'autres choses plus... moins... demandez-lui l'épithète, qui ne me vient pas, il sera fort embarrassé de vous la dire. Sait-il ce qu'il veut? Non! Il a été désintéressé peu à peu de l'audition des ouvrages dont je vous parlais tout à l'heure, et si les directeurs ne montent plus aujourd'hui ni le Maçon, ni le Postillon de Lonjumeau, ni les Diamants de la couronne, ni tant de suavités ignorées de la génération présente, c'est qu'ils savent d'avance n'en tirer aucun profit. Une jeune fille, excellente musicienne, me disait dernièrement: « Je donnerais toutes les œuvres d'Hérold pour un morceau de Saint-Saëns. » O tempora! N'est-ce pas le cas de s'écrier, comme Britannicus désespéré des froideurs de Junie: « Je donnerais tout ce que j'ai pour un peu de pain! »

Après ce coup, Narcisse, à quoi dois-je m'attendre! Je me console pourtant, bercé du ferme espoir que le bon goût règne toujours en France, au moins à l'état latent, qu'il secouera tôt ou tard l'anesthésie où l'ont plongé les idées nouvelles, dieux à qui l'on sacrifie d'abord pour les brûler ensuite odieusement, et qu'avec le temps, les circonstances, les besoins, tout rentrera dans l'ordre. Amen.

Passons aux Célestins, c'est-à-dire aux vainqueurs, car, ne vous en déplaise, leurs annales déjà si glorieuses, ont l'indéniable droit d'enregistrer une fameuse victoire avec le Fils de famille, joué hier soir devant la salle archi-comble, et interprété comme il serait à désirer que toute pièce le fût.

Le succès en a été grand, colossal, unanime. Il dépasse celui de Clara Soleil. C'était réjouissant de voir notre salle dramatique, trop souvent, hélas! vide et silencieuse, pleine de monde, de vie, de mouvement inusité, d'enthousiasme insolite. Rires, pleurs, applaudissements nourris, ovations brillantes, rappels frénétiques, rien ne manquait à la fête. Gerbert est prodigieux de jeunesse, d'entrain, de verve communicative; Dalbert fait merveille sous l'habit militaire; ajoutez à cela la finesse, la sûreté, l'esprit endiablé de son jeu véritablement magistral, vous comprendrez qu'avec de tels artistes, une pièce, même médiocre, irait facilement aux nues. La partie comique est traitée par Belliard de main de maître. Impossible de prêter au personnage de Kirchet plus de drôlerie, d'originalité, de brio. Encore un immense comédien, celui-là, qu'on ne se lasse jamais de voir, qu'on est toujours ravi d'entendre, et qui nous étonne sans cesse par l'inépuisable variété des types qu'il a créés sur notre scène. M<sup>me</sup> Billon est étourdissante, M<sup>me</sup> Délia a beaucoup de charme, et son irrésistible empire auprès du public s'est grandement affirmé dans cette soirée mémorable. Les Célestins sont enfin désengouffonnés; je les crois en mesure d'attendre patiemment la revue de Dumorize. Ils ont, du reste, un programme très alléchant; mais je préfère ne vous le donner qu'en temps et lieu, n'étant pas assuré qu'il soit bien strictement suivi.

Pour finir, je veux rendre service aux nombreux lecteurs de Lyon s'amuse, avides de joies carnavalesques, en leur signalant, à la veille des bals et travestissements qui se préparent, un peu partout, M. Dejean, coiffeur, 9, place Colbert, bien connu du monde artiste, et dont la réputation n'est plus à faire. Il a la spécialité des perruques pour fêtes, bals, soirées; tout ce qui sort de ses mains est pourri de chic, et ceux qui lui confient le soin délicat d'orneur leur boîte épiciarienne, n'ont qu'à se féliciter, je vous le jure, de l'heureuse métamorphose, instantanément opérée chez eux. Pour ma part, il m'a fabriqué certain toupet qui plaiderait victorieusement contre ma calvitie, s'il n'était avéré que je suis moins poilu qu'un caillou. — A bientôt d'intéressantes nouvelles.

GASTON.

Le violoniste imitateur Massini et la famille Box, guitaristes et mandolinistes espagnols, ont été applaudis à outrance. L'incomparable virtuose imite à s'y méprendre les ragissements d'un enfant et les cris du chat, du coq, de l'âne, du boeuf, etc., surtout du chien qu'on lui a montré sur la patte, si bien que les caniches de miss Emmeline et de master Rochez, en bêtes bien élevées et compatissantes qu'ils sont, ont cru de leur devoir de s'apitoyer sur le sort de leur malheureux congénère.

Le désopilant clown Batis donnait cette spirituelle et profonde définition de la femme: « C'est le paradis des yeux, l'enfer de l'âme et le purgatoire de la bourse. » Qu'en dites-vous? Je trouve, pour ma part, que c'est fort bien dit, très juste et d'une incomparable profondeur.

Les Sellis, vélocipédistes miniature, et les Zeheer, jeunes équilibristes, ont fait leur rentrée; les applaudissements et les oranges n'ont pas été ménagés à ces artistes qui promettent d'être plus tard de remarquables sujets, et dont on peut dire avec raison qu'ils sont jeunes, c'est vrai, mais qu'aux âmes bien nées l'adresse n'attend pas le nombre des années.

La soirée se termine par une pantomime qui varie souvent, mais qui est toujours amusante et bien jouée. En ce moment c'est le Barbier au village, dont les principaux rôles sont fort bien tenus par M<sup>me</sup> Ravizza et les clowns Ilès, Hicken, Auguste et Batis.

SOCIÉTÉ DES CONCERTS DU CONSERVATOIRE

Dimanche prochain, 14 février, aura lieu, au Grand-Théâtre, le troisième concert donné par la Société des concerts du Conservatoire.

THÉÂTRE-BELLECOUR

On annonce pour samedi 13 février la première représentation de Georgette, comédie en quatre actes, de Victorien Sardou.

Le Figaro annonce que le 26 février, le Théâtre-Bellecour donnera Notre-Dame de Paris, drame de Victor Hugo et de P. Meurice. Ce drame sera joué avec le concours de MM. Faillade et Laray.

CASINO DES ARTS

M. Ouvrard, le comique si unanimement applaudi, a été obligé d'interrompre ses représentations.

M<sup>lle</sup> Belliat, chanteuse à diction, le remplace; cette artiste remporte chaque soir des bravos innombrables.

Les Cinq Filles à marier seront jouées en attendant Posada du Pigeon plumé, opérette due à deux auteurs Lyonnais.

SCALA-BOUFFES

Inutile de citer sans cesse le nom des artistes qui reçoivent à chaque séance la récompense due à leurs talents. M. Debailleul mérite cependant une mention spéciale, car il est rare d'entendre un répertoire aussi brillant.

Le Mariage aux Lanternes est interprétée avec un succès. L'abondance de matières nous empêche d'en donner le compte-rendu. La musique d'Offenbach fait sensation.

Prochainement paraîtra un vaudeville en un acte, un Bal d'Avvergnats.

FOLIES-BERGÈRE

Avenue de Noailles, direction de l'ancien Palais de l'Alcazar. — Samedi 13 février 1886, à minuit, Premier bal masqué, double orchestre (symphonie et harmonie): 60 exécutants. Répertoire entièrement nouveau. — Prix d'entrée: un Cavalier 3 fr., une Dame, 1 fr.

SAINT-ÉTIENNE

Pour ce qui concerne la rédaction stéphanoise, adresser toutes lettres et communications à Raoul de Sauvrey, poste restante, St-Etienne.

EDEN-CONCERT

Félicitations toujours à M. Bonnardel, nous sommes en complet changement de troupe, ce sont tous des noms nouveaux que je vais présenter à mes lecteurs. Honneur aux dames toujours. Nous possédons à nouveau la divine Aimée, chanteuse diction, que nos lecteurs applaudissaient il y a deux ans dans ce même établissement. La voix est agréable et sympathique, ses toilettes sont épatantes et portées avec beaucoup de chic.

Une jeune débutante qui promet beaucoup, c'est M<sup>lle</sup> Sinquin, une adorable chanteuse de genre, sa voix douce et mélodieuse charme énormément, très gracieuse en scène, un minois chiffonné, en un mot, M<sup>lle</sup> Sinquin possède tout ce qui est nécessaire pour en faire une femme charmante et une excellente artiste.

M<sup>lle</sup> Alia Rebecca est une comique vraiment excentrique; M<sup>lle</sup> Géraldy, une autre chanteuse comique, très connue à Saint-Etienne, a beaucoup de succès.

Du côté du sexe fort, nous avons M. Casthor, un comique qui a énormément de succès et qui est très sympathique au public, mérite des éloges; M. Rocca, comme basse chantante, est superbe, la voix mâle et bien timbrée résonne admirablement bien; nous avons eu les débuts de M. Patanchon, comique genre Ouvrard, nous reparlerons de cet artiste dans notre prochain numéro. Succès immense des Régalaud, clowns acrobates. Nous engageons vivement nos lecteurs à se presser, la troupe Chiarini nous quitte définitivement fin février. Samedi, 6 courant, à eu lieu la première représentation de l'Étoile enchantée, grande féerie.

On s'amuse vraiment aux bals de l'Eden, rendez-vous du pschut et du v'lan, nos momentanées rivalisent d'orgueil pour montrer de très jolies toilettes; inutile de dire que l'affluence de monde est colossale, ce succès est certain, étant donné la bonne volonté dont fait preuve M. Bonnardel, en apportant dans ces sauteries tout le confort désirable, le public lui en sait gré en se rendant en foule, le samedi, à ces joyeuses fêtes de nuit. Parmi les plus enragés danseuses, nous devons citer: Angèle la suave, Joséphine la Blonde, Claudia, Fifi maison Dorée, Zizou, Clermont-Tonnerre, Antonia B., Amélie d'Aix, Suzanne de Molina, Pinchonnette, Elisa boule dogue, la petite Baronne, Constance la délicieuse, Lucienne, Angustine, l'indolente Antoinette, la capricieuse Marguerite, Alice la suave, etc., etc.

Adressons nos félicitations à M<sup>me</sup> Sinquin et Aimée, les deux sympathiques artistes, pour leurs toilettes tout à fait pschut. Éloges à l'orchestre qui, sous l'habile conduite de son chef, M. Dansan, exécute les pas redoublés les plus entraînants.

La suave Péroline est devenue sérieuse; cette belle qui était dans un temps une de nos plus étonnantes cascadeuses, est d'une rareté sans exemple dans les endroits où l'on s'amuse, elle ne sort plus qu'avec sa bonne et à maintenant, avec ses anciens amis, un air par trop protecteur. C'est renversant, quoi!

Dans notre prochain numéro, nous publierons la silhouette artistique de la séduisante Sinquin, artiste de l'Eden, et celle de M<sup>lle</sup> Aimée, sa camarade.

Notre dernier article a produit l'effet attendu, nous avons revu à l'Eden, vendredi, Angèle la suave, tant mieux, mais un peu plus souvent.

Zizou également s'est émue des soupirs de ses nombreux adorateurs, on la voit presque tous les soirs à l'Eden, en compagnie de son amie Clermont-Tonnerre, ces deux belles sont très courtisées, rien d'étonnant à cela, elles sont si charmantes.

D'ici quelques jours, sans être notaire, nous pourrions faire l'inventaire d'Antonina B. une momentanée russe; cette spirituelle mondaine doit inaugurer très prochainement les soirées qu'elle compta donner à la haute gomme stéphanoise, ce sera du dernier v'lan, nous en reparlerons.

Nous apprenons qu'Amélie d'Aix serait entrée, comme figurante au théâtre; cela ne nous étonne pas, cette chinchinette étant très romanesque, veut voir de près les héros du théâtre (pas ici toujours). Attention encore une fois de ne pas augmenter votre garenne.

Grande rumeur dans le monde des brasseries, pour cause la décision que vient de prendre le Conseil municipal, concernant le personnel féminin de ces établissements.

MARSEILLE

Pour lettres et communications, boîtes rue Glanvès, 10. On trouve Lyon s'amuse, le samedi matin dans les kiosques.

CHRONIQUE MONDAINE

Les bals du Palazzo deviennent de plus en plus le rendez-vous du monde select. En effet, celui de samedi dernier a surpassé de beaucoup ses devanciers; toutes nos charmantes érottes semblaient s'y être donné rendez-vous ainsi que nos jeunes et élégants bécarres. Aussi l'entrain endiablé qui a régné toute la nuit ne nous a que peu étonné. Citer les ravissants costumes qui sillonnaient la piste serait vraiment trop long. Contentons-nous de dire que grâce à la baguette magique du maestro Trave, on s'en est donné à cœur joie; car, si Paris revendique à juste titre Métra, à notre tour nous pouvons nous montrer fiers de notre brillant chef d'orchestre.

Puisque nous sommes au Palais de Cristal ne le quittons pas sans signaler la giffle magistrale qu'un... nabab jaloux, à l'excès, a appliquée sur la délicate joue de Sarah Soleil. (Salle des consommations.)

Toujours au Palazzo. Connaissez-vous Louise la folle? Oui! Ah! tant mieux! Eh bien! figurez vous que samedi dernier, cette grosse bibiche avait remporté un plumet, mais un plumet à la hauteur. Aussi, quel éclat faisait-elle assise avec un de nos confères sous l'avant-scène!

Méfiez-vous du champagne! Et à propos ne faites point voir si la nature vous a doté d'un mollet grassouillet, surtout quand personne ne vous le demande, cela vous aurait évité les spirituelles réponses d'un Argus quelconque, affirmant que cette grosseur inusitée était due à des... causes qu'il ne nous appartient pas de vérifier.

Ces bals du Palais sont agréables, car sans beaucoup de dérangements ils nous procurent un nombre illimité de cancons; ainsi, encore samedi, trois danseuses de notre première scène avaient tenu à montrer leurs talents chorégraphiques devant un nombreux public, nous pourrions facilement nommer ces trois disciples de Porphiro, mais bast! à quoi cela pourrait-il servir à faire des jaloux, non, plutôt des jaloux; bornons-nous à dire que ces belles petites avaient pris pour déguisement le costume quelles portent pendant le grand ballet du Prophète.

Aperçu aussi la belle Georgia en train de frriter avec un de nos pestacoleux à cagoule bleue et jaune. C'est l'autre qui faisait un brave... nez.

Nous avions bien raison de chanter le De profundis de la Taverne Alsacienne, en effet, nos belles clinchinettes désertent en masse cet établissement pour se rendre à Monte-Carlo, aussi nous nous promettons dans notre prochaine chronique de passer en revue les nombreuses momentanées habituées de cette taverne.

Nous continuerons ensuite par les nombreux établissements où nos sémillantes hébés nous servent avec grâce, la blonde liqueur chère à Gambirinus. Nous commencerons par Maman, ensuite viendront: café Procope, café des Fleurs, le grand Océan, le Sémaphore, etc., etc.

Bruno d'EPAZ.

VALENCE

THÉÂTRE

Les plans du théâtre viennent d'être approuvés, avec félicitations à leur auteur, M. Jacquier, architecte de la ville.

Avant la mise en train des travaux de réparations, il va s'écouler un certain temps, exigé d'ailleurs pour les formalités nécessaires aux mises en adjudication. Pendant ce temps, on pourrait parfaitement faire en sorte que nous ne soyions pas privés d'opéra.

Nous apprenons que diverses demandes ont déjà été adressées à la municipalité. Nous souhaitons que l'uned'elles soit agréée.

La troupe de la Mercie continue avec succès ses représentations d'opéra-comique sur notre scène. Nous souhaitons que la direction se souvienne du sympathique accueil que lui a réservé le public valentinois, et qu'elle nous revienne, l'année prochaine, avec un répertoire aussi complet.

ECHOS ET NOUVELLES

Pends-toi, Zola, car tu n'y étais pas. Il se passait, vendredi dernier, vers le pont, une scène du plus grand comique et du plus touchant naturalisme.

Je suis certain que la grande Antoinette pourrait nous fournir nombreux renseignements.

Alice, — la Romaneuse, — était, dimanche, au théâtre.

Magnifique robe, dont je n'ai nulle envie de solder la note.

Au prochain numéro, la silhouette d'une demi-mondaine de première marque.

Léo KADY.

ROMANS

Rédaction: Rue de la République

Angelo Nimpe.

Des papiers pleins ses poches: lettres d'amour, lettres d'affaires, nouvelles inédites, poésies inachevées, il y a de tout et tout est ensemble.

A toujours l'air affairé, tout en n'ayant pas grand chose à faire. Toujours sérieux, quelquefois rêveur. Il se dit bohème et l'est en effet.

Jamais on ne le vit dans les rues avant neuf heures du matin; on l'y rencontre souvent à deux heures.

Aimant le demi-monde, il en est aimé.

Une nuit d'orgie Pour lui n'est qu'un jeu.

Beaucoup d'esprit du reste, joint à une modestie de bon ton.

C'est un confère. Ecrit dans de nombreux journaux littéraires et pas des moins connus. Est l'auteur de nombreuses nouvelles littéraires, — quelques-unes éditées déjà, — qui nous permettent de le considérer comme une des gloires littéraires futures de notre cité.

Poète à ses heures, il a composé quelques morceaux originaux et spirituels.

On le voit partout cigarette à la bouche — il fume aussi la pipe et le cigare — raide comme un piquet, fier comme Artaban.

Si vous lui parlez, il vous répond et s'esquive. Que voulez-vous! toujours pressé...

Au surplus, bon garçon, insouciant peut-être, mais après tout... c'est un bohème.

Au prochain numéro la Chronique théâtral.

ECHOS ET NOUVELLES

On nous assure que Rosette, demi-mondaine qui a égayé de ses propos malhonnêtes, certaine petite chambre de la ville basse, il y a quelques deux ans, serait à Grenoble dans un état intéressant et voisin de la misère.

Nous envoyons un de nos reporters à Grenoble et nous ouvrirons, au besoin, une souscription en faveur de cette pauvre Rosette.

Lalande la blonde, valentinoise pur sang, était, mardi dernier, de passage dans notre ville. Toujours adorable, foi de

G. ARNAUD.

BELLEY

A partir du prochain numéro, le Lyon s'amuse publiera chaque semaine une correspondance de Belley. Sous une forme aussi satyrique que possible et sans jamais faire de personnalité, nous traiterons à fond les questions capables d'intéresser le public.

Nous critiquerons d'abord et la prostitution qui sans contrôle aucun s'étale dans nos rues et les établissements interlopes qui depuis peu pullulent dans notre ville.

CRAVACHE.

GRENOBLE

Nous donnerons à l'avenir, dans chaque numéro, une chronique sur Grenoble.

AVIS DIVERS

Nous prévenons nos correspondants qu'en raison du grand nombre de lettres qui nous sont adressées, nous ne répondrons qu'aux plus urgentes ou à celles contenant un timbre.

Nous demandons des correspondants dans les villes suivantes: Chambéry, Maçon, Tarare, Villefranche, Vienne, Paris.

Nous prenons bonne note des diverses demandes des correspondants qui nous ont été adressées et nous y répondrons le cas échéant.

ENIGME

Mes arrêts sont irrévocables, Les justes comme les coupables. So jurent à mon tribunal; Je suis témoin, juge et partie, Même le bourreau qui châte Le criminel qui fait le mal.

LOGOGRIPE

Sur neuf pieds je suis un légume Composant un repas frugal; Sur huit une fleur qui parfume Les bords du vase de cristal.

Quant à moi qui suis d'abord chose. Toute noire et propre à noircir, Le travail qui me décompose Me fait blanche et bonne à blanchir.

LE SPHINX.

Solutions du dernier numéro

CHARADE: Présage. LOGOGRIPE: Le mot principal est Bronche qui contient Bon et Cher.

Ont trouvé les solutions: Léopold Plantin, Sandwich, Alice la blonde, Niania et Kana, la petite Georgette, Zizi. Un amoureux de Giria Nubiennne. Léopold Plantin arrive premier à droit au diplôme. Prière de nous donner son adresse.

PETITE CORRESPONDANCE

Un délégué des abonnés du cirque Continental, publiera prochainement. — Niania et Kana, avec raison c'est fait au lieu de soit qu'il fallait au deuxième vers du logogripe. — Trufardin. avec des dispositions, lisez Baudelaire. — Y. Z. merci, donnez adresse.

Nous rappelons à nos lecteurs que toutes les correspondances doivent nous parvenir le dimanche au plus tard.

Le Gérant, J. MAYSONNAVE.

A LOUER jolie chambre garnie, indépendante, cours du Midi, 31. Prix, 35 fr. S'adresser chez M<sup>me</sup> Tavernier, au 4<sup>me</sup>.

BALS MASQUÉS

A VENDRE un Costume de Pierrot, tout en satin, entièrement neuf, très bon marché. S'adresser au bureau du journal.

LYON — 3, Place Saint-Nizier, et Rue Saint-Pierre, 28 — LYON

Saison d'Hiver  
1886-86

# AU PONT-NEUF

Saison d'Hiver  
1885-86

Nous recommandons la Vente extraordinaire qui commence dès aujourd'hui

**380 PARDESSUS** doublés tartan. . . . **19 f.** — **300 PARDESSUS** genres divers, couleurs fantaisie. . **30 f.**  
**270 PARDESSUS** sergés et cannelés . . . . . **45 f.**

**AU PONT-NEUF, place Saint-Nizier et rue Saint-Pierre, 28**

## M<sup>ME</sup> CLAUDIA

11, Rue Cuvier, au 2<sup>me</sup>  
Avenir par les Cartes et la Main  
SOMNAMBULE EXTRA-LUCIDE  
Renseignements sur les maladies  
**REÇOIT TOUS LES JOURS**  
11, Rue Cuvier, 11, au 2<sup>me</sup>  
LYON

## MALADIES CONTAGIEUSES

Ni Copahu !!! Ni Mercure !!!  
GUERISON RADICALE INSTANTANÉE  
PAR  
**L'INJECTION BARRAJA**  
Vraie infallible, hygiénique, préservatrice  
ET DES  
**BOLS ANTIBLENNORRAGIQUES**  
Au Bel d'Arménie, toniques et dépuratifs  
Prix de chaque Produit : 4 fr.  
**115, cours Lafayette, 115**  
LYON

## FABRIQUE DE PAINS D'ÉPICES

BISCUITS DE REIMS & PATISSERIES SÈCHES  
HORS CONCOURS A L'EXPOSITION INTERNATIONALE  
NICE 1884  
**NINOT**  
Rue d'Enghien, 20, LYON

## CRÈMERIE NOUVELLE

Bœufs secs, Côtelettes, Huitres, Escargots, etc.  
Café au lait, Chocolat,  
Cacao. — Soupe maigre à toute heure.  
**A. GIRAUD**  
71, Passage de l'Argue, 71  
PRÈS LA PLACE DE LA RÉPUBLIQUE  
LYON

## FLEURS NATURELLES

**BOUQUETS**  
POUR  
Mariages, Fêtes, Soirées  
etc., etc.  
Bouquet Central 40  
Rue Centrale  
40  
**AU PANIER FLEURI**  
Rue Centrale  
ABONNEMENTS  
POUR  
Arbustes & Fleurs coupées  
COURONNES MORTUAIRES

## J'INSTRUIS, JE GUIDE ET JE CONSOLE

**M<sup>me</sup> Blanche de Nerval**  
Célébrité Egyptienne et Italienne  
**AVENIR CERTAIN**  
PAR LES  
CARTES ET LES LIGNES DE LA MAIN  
9, place des Terreaux, au 5<sup>me</sup>  
LYON

## TEINTURE INSTANTANÉE

Pour Cheveux et Barbe pour toutes les nuances, sans lavage ni préparation, trois fois médaillé par le Jury médical.  
**GALLIN-MARTEL**, chimiste-inventeur, rue Quatre-Chapeaux, 16 et 17, à Lyon, chez tous les coiffeurs et parfumeurs.  
Envoi franco contre 11 fr. 50. Le 1/2 flacon 6 fr. 50  
**EAU SUÉDOISE POUR BLONDIR LES CHEVEUX**

## AU PANIER FLEURI

**M<sup>mes</sup> SIMOND & LYON**  
40, rue Centrale, 40

**FLEURS NATURELLES**  
Bouquets pour Mariages, Fêtes, Soirées, etc.  
COURONNES MORTUAIRES  
— LYON —

## M<sup>ME</sup> RAYMONDE

CARTOMANCIENNE  
4, rue Vieille-Monnaie, 4  
De 2 heures à 7 heures  
LYON

## GANTS BOULADE-SIRAND & C<sup>IE</sup>

Lyon, rue Centrale, 32  
Maison de ganterie la plus importante de Lyon et seule possédant la haute nouveauté.  
**GANTS POUR SOIRÉES ET BALS**

## M<sup>LLE</sup> JEANNIN

Sage-Femme Jurée  
TIENT DES PENSIONNAIRES  
Soins assidus, Discrétion  
CONSULTATIONS & RENSEIGNEMENTS  
PAR CORRESPONDANCE  
3, Rue de la Platière, LYON  
Au 1<sup>er</sup> mars la Maison d'Accouchement sera transférée  
2, Cours des Chartreux

## MALADIES SECRÈTES

Des deux sexes, récentes ou anciennes  
Je mets au défi qui que ce soit d'affirmer comme moi la guérison certaine et radicale des syphilis les plus invétérées, sans mercure. Traitement spécial des maladies du cœur, foie, poumons, anémie, névralgie, goutte, rhumatisme. Succès certain.  
Docteur BAYART, de la Faculté de Paris, 3 fois diplômé. Se rend à domicile et traite par correspondance, 42, Cours Morand, Lyon, de 11 h. à 3 h., gratis de 6 à 8 heures.

## AUX ARCHERS

8, Rue Saint-Dominique, 8  
— LYON —  
**CHAUSSURES HAUTE NOUVEAUTÉ**  
Pour Hommes, Dames, Fillettes & Enfants  
ARTICLES DE SOIRÉES, BALS, ETC.  
8, Rue Saint-Dominique, 8  
LYON



## VILLE DE BARLETTA EMPRUNT A LOTS

Autorisé et garanti par Décret royal de 1876 pour la construction d'un nouveau port

Un lot est garanti au minimum de 35 francs, au maximum de 2 millions.

En outre, chaque acquéreur a toujours le remboursement de la somme déboursée garanti, parce que chaque obligation est remboursable à 100 fr., soit 35 francs pour le lot garanti et 65 francs pour le remboursement de la somme payée.

QUATRE TIRAGES PAR AN  
20 Février — 20 Mai — 20 Août — 20 Novembre

dans lesquels se tirent 140 mille lots se montant à la somme de

**Trente Millions**

parmi lesquels divers lots de 2 MILLIONS, 1 MILLION, 500.000, 250.000, 100.000, 50.000, 20.000, etc.

Les lots sont payés le lendemain du tirage, et au comptant dans toutes les parties du monde avec le plus grand secret.

PRIX D'ÉMISSION. — Les obligations au porteur, originales, définitives, qui concourent aux lots des 150 tirages, avec tous les détails en français, italien et allemand et la signature de la Municipalité de Barletta se vendent au comptant :  
65 FRANCS CHACUNE

On peut aussi obtenir les mêmes obligations à terme à 100 francs avec la faculté de les solder de la manière suivante : 10 francs à la souscription des obligations et le solde de 90 francs en 18 versements de 5 francs chacun payables la première semaine de chaque mois, à partir du 1<sup>er</sup> avril 1886, et l'acheteur concourt immédiatement aux lots des susdits tirages et aux suivants.

Ceux qui feront leurs versements jusqu'à la fin de l'année 1886 obtiendront un rabais de L. 10. — Tout acquéreur recevra à titre gracieux 3 billets (en trois couleurs) de la grande LOTERIE NATIONALE ITALIENNE d'imminent tirage participant à trois grands tirages avec un premier gros lot de cent mille livres.

1 Lot de . . . . .	100.000	2 Lots de 2.500 ..	5.000
1 — . . . . .	40.000	4 — 1.000 ..	4.000
2 Lots de 25.000	50.000	4 — 500 . . . .	2.000
1 Lot de . . . . .	5.000	80 — 100 . . . .	8.000
2.300 Lots de 20. . . . .		46.000	

Envoi gratis de la liste des numéros gagnants.

Les obligations de la ville de Barletta sont établies d'une façon spéciale pour gagner de gros lots, vu que chaque obligation concourt continuellement, même après avoir gagné un ou plusieurs lots à tous les tirages, qui auront lieu jusqu'à l'extinction de l'emprunt, de sorte que chaque obligation a la possibilité de gagner jusqu'à 300 lots, qui s'élèvent à la somme de 5 millions de francs.

Il n'y a en Italie, ni en Europe, un emprunt à lots qui puisse lutter avec l'emprunt de Barletta, car il est le seul qui ait le nombre colossal de lots ; il est le seul qui présente les plus grandes et continuelles probabilités de gain et enfin il est le meilleur parmi tous les emprunts, par ses garanties solides et indiscutables, par ses avantages garantis aux porteurs d'obligations qui, gagnant ou non, retirent le capital déboursé.

On est prié de vouloir bien remettre le montant moyennant Mandat-poste ou billets de Banque par lettre recommandée avant le 19 Février auprès de la Banque CROCE frères de feu MARIUS, à Gènes, 32, place Saint-Georges (Italie).

## EN 12 LEÇONS

**M. MULLER**, 3, rue des Célestins, garanti (par une méthode dont il est l'inventeur), une très belle écriture.  
**M. MULLER** est professeur d'anglais, d'allemand, d'espagnol et de portugais, etc.  
Lyon, 5, rue des Célestins, Lyon

## M<sup>LLE</sup> LAURE

AVENIR PAR LES CARTES, GUIDE ET CONSOLE  
Rue de Castries, 6, au 3<sup>me</sup>  
— LYON —  
Traite par Correspondance

## M<sup>ME</sup> BUSSY

92, rue Duguesclin, à Morand. — Ecritures publiques et privées. Correspondances diverses.

## CHAPELLERIE

Quai St-Antoine, 20, Lyon

NOUVEAUX PRIX

Tout le monde voudra voir ce chapeau feutre très léger, toutes nuances, toutes formes, souples et apprêtés, haute nouveauté de Paris, valant partout 14 fr., au prix de  
7 FR. 60  
Chapeaux feutre extra-fin, haute nouveauté de Paris, ne se trouvant qu'à la Chapellerie du quai Saint-Antoine, 20, valant partout 18 francs, au prix de  
9 FR. 90

Chapeaux de soie h<sup>te</sup> nouveauté à 7.60 à 9.90

ON EST PRIÉ

DE NE PAS SE TROMPER D'ADRESSE

## CARTOMANCIE

M<sup>me</sup> HUMBERT reçoit tous les jours de 8 à 11 heures et de 1 heure à 9 heures du soir.  
77, rue de la République, 77  
On traite par correspondance

## COSTUMES DE BALS

Travestis tous genres

REPRODUCTION EXACTE DE TOUTES GRAVURES

S'adresser 3, rue Palais-Grillet, au 1<sup>er</sup>

## CHOCOLATS ET CACAOS

Supérieurs

## C<sup>IE</sup> D'ORIENT

PRE LORAS ET C<sup>IE</sup>

Rue Gentil, rue Neuve, 6  
22 variétés de Bonbons chocolat pour Cadeaux, Desserts et Soirées  
BOITES DE LUXE ET ARTISTIQUES

# LYON S'AMUSE

Journal Littéraire, Satirique et Mondain

Se trouve chez tous les Libraires, Marchands de Journaux et dans tous les Kiosques.

VENTE EN GROS CHEZ M. ÉVRARD, RUE DES ARCHERS, 17